



European Journal of Turkish Studies

Social Sciences on Contemporary Turkey

20 | 2015

Heritage Production in Turkey. Actors, Issues, and Scales - Part II

Une réécriture urbaine. La mise en mémoire du quartier de Kurtuluş à Istanbul

Urban rewriting process. The patrimonialisation of Kurtuluş neighborhood, Istanbul.

Cilia Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ejts/4997>

ISSN : 1773-0546

Éditeur

EJTS

Référence électronique

Cilia Martin, « Une réécriture urbaine. La mise en mémoire du quartier de Kurtuluş à Istanbul », *European Journal of Turkish Studies* [En ligne], 20 | 2015, mis en ligne le 02 avril 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ejts/4997>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Some rights reserved / Creative Commons license

Une réécriture urbaine. La mise en mémoire du quartier de Kurtuluş à Istanbul

Urban rewriting process. The patrimonialisation of Kurtuluş neighborhood, Istanbul.

Cilia Martin

- 1 Depuis la fin des années 1980, les élites politiques ainsi que les professionnels du tourisme veulent faire d'Istanbul une capitale culturelle et touristique incontournable. Ce désir de reconnaissance internationale s'accompagne d'une réécriture de l'histoire pouvant prendre diverses formes : des projets de *kentsel dönüşüm* [transformation urbaine] décidés par le haut à une vague généralisée d'écriture du passé en passant par des actions commémoratives isolées.
- 2 À Istanbul, ce réveil du passé est doublé d'une exhortation du local, autrement qualifié de « retour du quartier¹ ». En tant qu'espace de proximité préservé de la grande ville, l'imaginaire du quartier est activé et alimenté par un ensemble d'acteurs. Parmi eux, les producteurs de séries télévisées et les promoteurs immobiliers font du quartier un modèle de vie réinvesti. Par ailleurs, le quartier est aussi au cœur d'un programme idéologique basé sur la famille et soutenu par les élites politiques en place. Dans ce contexte de réécriture de l'histoire qui prend pour objet principal les anciens quartiers d'Istanbul², Kurtuluş, en tant qu'ancien « quartier minoritaire³ » et espace péri-central, tient une place particulière.
- 3 Apparu au 17e siècle, sous le nom de Saint Dimitri ou de Tatavla, Kurtuluş est d'abord un village isolé qui abrite une population majoritairement *rum*. Dans la première moitié du 20e siècle, le quartier, désormais intégré au reste de la ville et abritant une importante population minoritaire, est au cœur d'une entreprise d'ingénierie territoriale kémaliste. Celle-ci se réalise, entre autres, à travers l'échange obligatoire de population qui affecte l'équilibre démographique de la population *rum* et par le biais d'une révolution toponymique qui donne au quartier et à ses rues de nouveaux noms, plus conformes à

l'imagerie nationale turque. Dans la seconde moitié du 20^e siècle, Kurtuluş connaît un phénomène de circulations croisées entre le départ de l'ancienne population, en raison des exactions exercées à son encontre, et l'arrivée de nouveaux habitants dont de nombreux arméniens venus d'Anatolie et une quantité importante de migrants internationaux en provenance des anciens pays soviétiques mais aussi d'Afrique subsaharienne. À ces circulations croisées s'ajoute une déprise sociale de la part des classes sociales supérieures qui après être venues s'installer dans le quartier au début du 20^e siècle le quittent pour rejoindre les nouveaux quartiers en vue. Toutefois, depuis le début des années 2000, Kurtuluş bénéficie d'une revalorisation qui n'est pas sans lien avec la mise en mémoire du quartier.

- 4 Dans cet article, nous privilégierons la notion de mémoire à celle de patrimoine afin de marquer le fait que les actions de revalorisation du quartier se traduisent uniquement par un réveil de son passé et excluent tout processus de mise en valeur de ses propriétés présentes, notamment en ce qui concerne la richesse de son bâti ou de son tissu démographique et social qui n'est nullement prise en compte. Aussi et surtout, nous préférons le terme de mémoire parce qu'il fait référence au fait que les usages du passé se font entièrement à la marge d'une patrimonialisation officielle. En effet, les pouvoirs officiels restent quasiment absents du processus de revitalisation du passé qui se fait à l'échelle d'individus ou de groupes d'individus. L'absence de l'État pourrait s'expliquer par le fait que Kurtuluş, en tant que quartier péri-central, est situé en dehors des circuits touristiques et qu'il est, en partie, rattaché à une mairie qui n'est pas AKP⁴. Par conséquent, la revitalisation du passé portée par le gouvernement, et plus particulièrement du passé ottoman, n'a pas eu lieu donnant ainsi une plus grande visibilité à d'autres types d'actions et différentes figures d'entrepreneurs mémoriels (Pollak 1993).
- 5 Si la question de l'articulation entre les récits publics et privés du passé, autrement dit l'étude de la mémoire collective sera abordée dans cet article, nous mettrons davantage la lumière sur les récits publics qui se situent du côté de la « mémoire historique ». Cette dernière qui résiste à la réalité du passé pour nourrir la vérité du présent s'oppose à la « mémoire vive » qui renvoie à la question des représentations partagées par les habitants ou du souvenir (Lavabre 1994). Dans cet article, il s'agira donc d'analyser la fabrique d'une « mémoire historique », le profil de ses entrepreneurs, de leurs ressources et la pluralité de leur champ d'action en mettant en avant les phénomènes d'entre-soi et de concurrences. Enfin, nous aborderons la question des réappropriations du passé afin de mettre en avant l'articulation entre les dimensions mémorielle, foncière et marchande de la revalorisation du quartier.
- 6 Dans un premier temps, nous étudierons la production scientifique et mémorielle du passé du quartier. En dehors du champ littéraire, la deuxième partie s'attachera à décrire le processus de revitalisation du passé en analysant l'émergence et le déroulement de plusieurs manifestations commémoratives. Enfin, nous mettrons en exergue les usages du passé faits par un promoteur immobilier, de nombreux commerçants et par quelques artistes qui participent à faire du passé du quartier, et par extension du quartier lui-même, un puissant label.

I. L'écriture d'une l'histoire locale

- 7 Près d'un siècle après l'édition de la première histoire du quartier (Hristodoulos 1913), de nombreuses publications à caractère scientifique ou journalistique remettent à jour l'histoire de Kurtuluş, ou du moins une partie de son histoire : celle qui se concentre sur la période où le quartier s'appelait encore Tatavla et abritait de nombreux *rum*. À ces publications, s'ajoutent de nombreux Mémoires écrits par des anciens habitants du quartier qui, à travers le même canal de diffusion, l'écrit, participent à la mise en place d'une histoire locale. Loin de l'imaginaire ottoman prévalant dans la majorité des anciens quartiers d'Istanbul, celle-ci assimile Kurtuluş à un monde clos, isolé de son contexte spatio-temporel, entièrement *rum*, voire cosmopolite⁵. Autrement dit, est dressé le portrait d'un « quartier hors-sol » détaché de la ville d'Istanbul qui disparaît à la suite d'un incendie faisant de Kurtuluş un oublié, voire une erreur, de l'histoire.

Publications à caractère scientifique ou journalistique

- 8 Au début des années 1990, la première tentative de réhabilitation de Tatavla en tant que quartier *rum* provient de la Grèce (Stamatopoulos 1992). Il s'agit d'une sorte de carnet de bord tenu au cours de plusieurs voyages effectués à Istanbul dont l'auteur, Kostas Stamatopoulos est le petit-fils d'un célèbre banquier originaire d'Aydın émigré à Athènes dans les années 1920. En raison du déclin démographique de la minorité *rum* et de ses affinités avec les *Rum* d'Antioche (chrétiens orthodoxes arabophones venus à Istanbul dans les années 1980), Kostas Stamatopoulos, fervent défenseur d'un hellénisme défini comme orientaliste et radical (il est aujourd'hui le vice-président de la société hellénique pour la protection de l'environnement et l'héritage de la culture située à Athènes), associe Istanbul à « la nuit de l'hellénisme » qu'il dit « coupée de son passé byzantin »⁶. Son radicalisme est également palpable dans l'indifférence qu'il porte aux monuments non-helléniques de la ville. Ce n'est qu'au bout de la cinquième page de son livre qu'une mosquée fait son apparition. Cependant, il ne parle pas de n'importe quelle mosquée, mais d'une mosquée construite par le célèbre architecte Sinan, celle de Rüstem Pacha, dont il finira par dire que « c'est un art fin mais en essence barbare ». Pour toutes ces raisons qu'il résume sous le terme de « dégradation », Kostas Stamatopoulos ambitionne de collecter toutes les traces helléniques de la ville. Il se donne pour but d'« effectuer un relevé avant que tout ne disparaisse ». C'est dans ce but qu'il écrit un récit de voyage dans lequel figure un croquis de la place centrale du quartier de Kurtuluş qu'il appelle encore Tatavla. L'auteur utilise également les anciens noms de rue alors qu'un changement toponymique a eu lieu 50 ans avant son premier séjour à Istanbul. Dans ce croquis, comme dans toutes ses autres illustrations, l'auteur fait le portrait d'une ville virtuelle, une « ville à trous », qui met uniquement en relief les lieux de l'hellénisme et élimine le reste. Ce croquis est représentatif d'un imaginaire hellénique, provenant de Grèce, qui fait de la place principale de Kurtuluş et par extension du quartier lui-même un haut-lieu de l'hellénisme. Quelques années plus tard, cet imaginaire sera également alimenté en Turquie par une série de publications à commencer par celles d'Orhan Türker.
- 9 Ayant vécu dans le quartier pendant une trentaine d'années et entretenant de nombreux liens avec la Grèce, Orhan Türker décide de commencer sa série de monographies de quartier en 1993 (il écrit au total neuf livres portant sur neuf quartiers d'Istanbul) avec

celle du quartier de Kurtuluş. Son helléno-centrisme transparait à travers le choix des quartiers. En effet, il s'agit uniquement de quartiers à forte composante *rum*, à savoir les anciens villages du Bosphore, Fener, les îles des Princes, Galata, Samatya. Sorte de « conte historique », à en croire la première phrase du livre sur Fener qui commence par « Il était une fois », ses livres sont tous conçus selon le même modèle : celui d'un catalogue qui énumère les églises, les fontaines, les théâtres, les *meyhane* [tavernes], les écoles, les associations, les clubs sportifs... *rum*.

- 10 Huit ans après la publication du livre d'Orhan Türker, c'est au tour d'un autre turc musulman, Burhan Yentürk, d'écrire l'histoire du quartier dans lequel il habite de 1993 à 2003. Comme dans le livre d'Orhan Türker qui ressemblait déjà au livre de Pamfilos Mellisinou Hristodoulos, l'auteur fait l'inventaire des mêmes lieux sur 20 chapitres et arrête l'histoire du quartier en 1929, date de l'incendie, contribuant à renforcer la coupure historiographique entre Tattavla et Kurtuluş. La structure répétitive des récits et leur contenu quasiment identique les placent dans ce que Gérard Noiriel appelle l'« histoire-mémoire » qu'il définit comme nécessairement subjective et partisane en opposition à une « histoire-problème » déterminée par l'art du questionnement (Noiriel 2005).
- 11 Contrairement aux précédents auteurs qui n'habitent plus dans le quartier, Nikos Isteklis qui est après Pamfilos Mellisinou Hristodoulos le deuxième *rum* à avoir écrit l'histoire de son quartier, se vante de ne l'avoir jamais quitté⁷. Ayant travaillé 40 ans comme enseignant puis comme directeur de l'école *rum* de Kurtuluş et ayant fait partie du comité d'administration de la paroisse *rum* de Saint Dimitri (comité qui s'occupe principalement de la gestion des biens fonciers et immobiliers *rum* du quartier, dits *vakıf*), il a pu ainsi collecter une quantité considérable d'informations. En 2005, Nikos Isteklis publie un livre sur l'histoire des écoles *rum* de Tattavla dans lequel il reconstitue année par année le nombre d'élèves avec leur nom et le nom des professeurs. Inventaire minutieux, ce premier livre sera suivi de l'histoire de Tattavla depuis l'époque ancienne à nos jours que l'auteur qualifie de « petite Athènes d'Istanbul ». Reprenant la même structure littéraire, à savoir un chapitre par type de monuments, son livre est de loin le plus volumineux. Lors de nos entretiens, Nikos Isteklis me fait comprendre qu'en raison de ses anciennes fonctions au sein de la population *rum*, il est l'héritier direct de l'histoire de son quartier. D'après lui, les autres livres ne valent pas le sien. Bien qu'ils écrivent la même histoire en donnant, à peu de différences près, les mêmes informations, il n'en reste pas moins que presque chacun des auteurs pense avoir la meilleure version de l'histoire, celle-ci s'inspirant largement de la première histoire de Tattavla rééditée en 2013.
- 12 À l'occasion des cent ans du livre de Pamfilos Mellisinou Hristodoulos, la jeune maison d'édition *Istos* - dont la ligne éditoriale est la publication d'ouvrages en grec et en turc portant principalement sur des sujets ayant trait aux minoritaires - a réédité une version bilingue, allégée et simplifiée de l'histoire de Tattavla. Ce dernier était rédigé en grec, dans sa forme puriste [*Katharevousa*] et comprenait des passages sur le clergé et la musique liturgique dues à la fonction ecclésiastique qu'occupait alors son auteur. Cette réédition a eu de très grands échos dans la presse turque, *rum* et arménienne et a été l'occasion pour de nombreux journalistes de réécrire la « mémoire historique » de Tattavla qui, à force de répétition, est devenue une véritable légende urbaine participant à la folklorisation et à l'essentialisation du quartier. En dehors de l'écrit, cette légende a également été diffusée à travers le support télévisuel. En 2011, un documentaire télévisé diffusé dans une émission intitulée *Ah güzel Istanbul* [*Ah, la belle Istanbul*] explique, sur un fond de musique

grecque, l'histoire de Kurtuluş en reprenant tous les éléments qui se retrouvent ailleurs dans les livres.

- 13 Enfin, il faut mentionner la présence, si maigre soit-elle, de récits plus officiels concernant le quartier de Kurtuluş. Il s'agit d'un livret d'une dizaine de pages publié par la Mairie Métropolitaine d'Istanbul en 2003, d'un paragraphe dans un livre sur l'histoire de şişli publié par la municipalité de şişli en 2013 et d'un texte qui figure sur le site municipal de la mairie de şişli à la rubrique « histoire ». Malgré la permanence dans le contenu et la structure du récit, on remarque toutefois la présence de nouveautés dans ces derniers textes : l'histoire du quartier ne s'arrête plus en 1929 et la mosquée est incluse dans l'inventaire des monuments. Ainsi, ce sont les textes officiels qui font alors apparaître quelques nuances et donnent un certain relief à l'histoire du quartier tandis que les auteurs qui l'ont connu, pour y être nés ou y avoir habité, en donnent une version bien plus monolithique. Entre ces derniers, on remarque une circulation des récits prouvant la présence d'une chaîne mémorielle reproduisant une histoire à l'identique et contribuant à faire de Kurtuluş un espace figé et homogène. Cette impression se retrouve dans les Mémoires de quartier qui représentent l'autre segment de la production littéraire patrimoniale.

La publication de Mémoires

- 14 Depuis la fin des années 1990, le thème du quartier est devenu le sujet privilégié de nombreux livres qui appartiennent au genre de la littérature mémorielle. Sur Kurtuluş, il existe, en turc, trois voire quatre ouvrages de ce type. Bien qu'ils aient été écrits par des anciens habitants et qu'ils pourraient, à ce titre, être considérés comme de la mémoire vive, ils contribuent fortement à la fabrication de la « mémoire historique » dans le sens où ils soutiennent et alimentent les récits dominants par le vécu. C'est pour cela que nous définirons aussi ces auteurs comme des entrepreneurs de la mémoire qui sans forcément créer les références communes veillent à leur respect et détiennent, par rapport aux autres habitants, une visibilité importante sur la scène mémorielle locale (Pollak 1993 : 30).
- 15 Le premier à avoir écrit ses mémoires de quartier est Hüseyin Irmak. Notons au passage que c'est le seul livre qui fait apparaître Kurtuluş dans le titre et que son récit a été publié par Aras. Créée en 1993, cette maison d'édition ouvre une fenêtre sur la littérature arménienne avec des publications à la fois en arménien et en turc. Né à Sivas, Hüseyin Irmak, d'origine kurde, arrive dans le quartier dans les années 1960. Il travaille aujourd'hui comme conseiller de publications à la mairie d'arrondissement de Kağıthane où il réside depuis une dizaine d'années. C'est en regardant une série télévisée que Hüseyin Irmak a imaginé écrire un livre sur le quartier dans lequel il a grandi⁸. Il me dit, lors de nos entretiens, que la série télévisée montrait des Rum et des Arméniens qui vivaient ensemble et formaient un milieu agréable [*hoş bir ortam*]. Il décide alors d'écrire ses Mémoires dans le but de raviver les couleurs de Kurtuluş qui se sont effacées. Publiées en 2003, elles seront suivies par deux autres livres du même genre. Le premier intitulé *Il neige sur Tatavla* est écrit par un Rum né dans le quartier (Valasiadis 2005), aujourd'hui installé en Allemagne où il exerce le métier d'ingénieur. Quant à l'auteur du dernier livre *Feriköy, des souvenirs... maintenant* (Büyükkürkcıyan 2010), il s'agit d'une femme d'origine arménienne, professeure à l'université de Bilgi à Istanbul. Née dans le quartier, elle a vécu plusieurs années à l'étranger puis est revenue à Istanbul où elle réside depuis 2005 dans le

quartier de Galata. C'est dans ce quartier qu'elle a décidé d'écrire ses Mémoires sur Feriköy. Mitoyen du quartier de Kurtuluş et possédant une histoire similaire, il est rare de trouver une description de Feriköy sans y trouver la mention de Kurtuluş, et inversement. Par ailleurs, concernant le dernier livre sur Feriköy, signalons qu'il a été publié dans une collection littéraire intitulée *Mon Istanbul [Istanbulum]* soutenue par l'agence *Istanbul 2010, capitale européenne de la culture* dont la particularité, outre le fait qu'elle soit passée de 40 livres à 80 en deux ans, est qu'elle intègre des quartiers relativement moins anciens, moins centraux ou non minoritaires, autrement dit qui n'avaient pas suscité un intérêt particulier jusqu'alors. En effet, des quartiers plus éloignés et plus récents comme Maltepe, Çengelköy, Göztepe ou encore Ataköy, sont intégrés dans cette dynamique d'une production localisée de la mémoire urbaine et contribuent ainsi à redessiner les nouvelles frontières d'Istanbul et à justifier son image de métropole, voire de capitale culturelle.

- 16 S'agissant de souvenirs ressuscités sur le papier, ces trois livres sont relativement similaires dans le sens où l'on y trouve de longues descriptions de scènes familiales, de la maison dans laquelle les auteurs ont vécu, de la rue dans laquelle ils ont habité, de leurs anciens voisins ou encore des commerçants du quartier. Toutefois, le récit de Hüseyin Irmak se concentre uniquement sur le quartier de Kurtuluş au point qu'Istanbul est complètement absente du récit. Aussi, en dehors du caractère nostalgique inhérent à ce genre littéraire, la vision du quartier diffère selon les auteurs et selon leur origine.
- 17 Si Yorgo Valasiadis met l'accent sur la composante *rum* du quartier à laquelle appartient l'auteur, Talin Büyükkürkciyan, elle, insiste sur la présence arménienne. Entre les deux, Hüseyin Irmak met en avant la mixité du quartier : « les enfants *rum*, arméniens, turcs, kurdes, tous ensemble nous regardions avec intérêt » ou encore « Autant Ahmet, Hasan, Hüseyin était naturel pour nous, autant Agop, Niko, Yasef l'était aussi ».
- 18 Ce bien-être ensemble apparaît même au sein de la communauté musulmane puisqu'il écrit : « Dans nos maisons, Alévis, Sunnites, tous ensemble nous mangions ».
- 19 En ce sens, le récit d'Hüseyin Irmak présente une particularité : non seulement, en s'inscrivant dans le récit cosmopolite il essentialise les anciennes populations *rum*, arméniennes ou juives mais il élargit aussi sa définition à la population musulmane, en particulier alévie et kurde. Hüseyin Irmak est une sorte d'électron libre et sert d'interface entre les différents récits, puisqu'il participe à la fois à la diffusion de l'imaginaire cosmopolite dont il élargit la définition au passage et à celle du récit hellénique qui vise à faire de Kurtuluş un ancien quartier *rum*. Lors de notre entretien, il a prononcé cette phrase surprenante de la part d'un kurde : “Istanbul *rum* demek”, [*qui dit Istanbul dit rum*] assignant une identité *rum* à l'ensemble de la ville.
- 20 La deuxième particularité du livre d'Hüseyin est la présence d'un fort sentiment d'amertume à en croire l'utilisation des expressions suivantes : « À cette période, Kurtuluş c'était complètement autre chose », « Après, plus rien ne fut comme avant », « avant, tout était mieux », « des années après, à la place de cette maison, un nouvel immeuble a été construit, en le voyant je souffrais dans ma chair » ou encore « pourquoi ces maisons chaudes après avoir été démolies ont-elles été transformées en un amas de béton froid ? ».
- 21 En outre, dans son dernier chapitre intitulé « Un vent froid », l'auteur écrit ses dernières lignes : « Où êtes-vous ? Où est l'ancien Kurtuluş ? Où sont les couleurs effacées de Kurtuluş, ses fils, ses filles ? ».

- 22 Hüseyin Irmak décrit le changement provoqué par les événements politiques et le départ des minoritaires alors que les autres auteurs, qui ont été directement touchés, n'y consacrent pas une ligne. En effet, Yorgo Valasiadis, par exemple, n'a intentionnellement pas voulu raconter les épisodes dramatiques de sa vie ni son départ d'Istanbul. Il porte un regard très nostalgique et très doux sur ses années d'enfance sans la moindre once de reproches.
- 23 Enfin, signalons la présence d'un dernier auteur, un turc musulman qui habite dans le quartier depuis trois générations, et qui est en train d'écrire ses Mémoires qu'il veut appeler *Agapi mou Tatavla* [*Tatavla mon amour*]. Lors d'un entretien, ce dernier a prononcé une phrase qui pourrait résumer les propos qu'il m'a été très souvent donné d'entendre de la part de nombreux habitants du quartier : "Pastane gitti, lahmacun geldi" [*les pâtisseries sont parties, les lahmacun sont arrivés*]. Les *pastane* [*pâtisseries*] sont des lieux figés dans la mémoire des stambouliotes et porteurs d'une grande nostalgie. Ici, elles représentent la culture de la « ville minoritaire » contre les *lahmacun* qui sont un plat originaire de l'Est de la Turquie, associés à la migration d'Anatoliens vers la ville. Au-delà cette phrase représente une rhétorique bien courante dans le quartier qui constitue à faire l'apologie des anciennes populations et à l'inverse à dévaloriser les populations présentes arrivées dans le quartier dans la seconde moitié du 20^e siècle.
- 24 Dispensée par de nombreux habitants, cette rhétorique d'un âge d'or, auquel est systématiquement opposé un présent décadent, cache, au-delà d'un sentiment de nostalgie, des tentatives de récupération à des fins de légitimation sociale. En effet, accusant les migrants d'être des villageois arriérés et d'avoir dégradé la ville au détriment de l'ancienne population riche et bien éduquée, ces propos proviennent souvent de personnes qui, bien qu'également originaires d'Anatolie, ont connu un décollage socio-économique qui se traduit par la reprise du discours dominant. Ainsi, la reproduction de ce discours très négatif qui véhicule un cliché tenace sur la ruralité, est un moyen pour de nombreux individus de revendiquer leur propre réussite sociale. En reproduisant cette rhétorique, autrement dit en s'identifiant aux minoritaires, aux « premiers occupants » du quartier [*ilk gelen*] alors qu'eux sont arrivés par la suite dans le quartier [*sonradan gelen*], de nombreux individus tentent de gommer leurs différences et de se placer dans une continuité sociale. L'adhésion au discours dominant sur le passé de Kurtuluş engage et légitime donc l'appartenance au groupe dominant. À l'inverse, elle exclut tous ceux qui ne s'y reconnaissent pas.
- 25 La mise en mémoire du ou dans le quartier de Kurtuluş reflète donc la présence d'un entre-soi mémoriel basé sur la circulation de mêmes récits. Ces récits proviennent d'individus qui soit n'habitent plus dans le quartier soit ne font pas partie de la population minoritaire. En ce sens, ce sont souvent les acteurs les plus exogènes qui deviennent les premiers défenseurs et héritiers du passé. Aussi, il s'agit souvent d'un même profil d'individus qui possèdent un capital scolaire relativement élevé (Hüseyin Irmak est conseiller à la publication, Talin Büyükkürkcayan professeure d'université et Yorgo Valasiadis ingénieur). Comme le soulignait Yves Aguilar, l'action mémorielle ou patrimoniale peut être interprétée comme une opération de reproduction des privilèges, permettant à des groupes socialement homogènes de conserver intact et de reproduire leur environnement quotidien en évitant de le partager. Il s'agit de conserver l'ordre social par l'ordre esthétique, de renforcer le capital social par du capital symbolique et, en l'occurrence, par du capital littéraire (Aguilar 1982). Cependant, en dehors de la

littérature, cette « mémoire historique » est également produite et alimentée par d'autres entrepreneurs mémoriels qui mettent en place de nouvelles formes d'action.

II. L'émergence de pratiques commémoratives : entre la fête et le deuil

- 26 Depuis la fin des années 2000, la mise en mémoire a pris une nouvelle forme dans le quartier et se traduit par l'organisation d'événements festifs, comme la re-célébration du carnaval, ou de cérémonies commémoratives qui traduisent une volonté d'ouverture du débat sur le passé et ses traumatismes souvent réalisée sur un mode expiatoire voire paternaliste.

La re-célébration du carnaval de Kurtuluş

- 27 Jusqu'au début de la Seconde guerre mondiale, un carnaval [*tatavliano karnavali* ou *Baklahorani*] était célébré dans de nombreux quartiers d'Istanbul dont celui de Kurtuluş. Inaugurant les quarante jours de carême qui mènent à Pâques, le carnaval est décrit dans de nombreux journaux ou récits de voyages de l'époque comme un moment spectaculaire de transgression, sur le plan ethno-confessionnel ou social. Plus de 60 ans après sa disparition, la volonté de ré-célébrer le carnaval naît de la rencontre entre un auteur dont nous venons de dresser le portrait, Hüseyin Irmak, deux étudiants grecs (Haris Theodoridis Rigas et Marina Drymalitou) installés à Istanbul depuis le milieu des années 2000 et le président du comité d'administration de la paroisse *rum* de Saint Dimitri. Avant de revenir sur le profil des organisateurs, décrivons le déroulement de la soirée.

Le déroulement de la soirée

- 28 Le 2 mars 2009, un groupe de personnes se réunit à l'intérieur de l'ancienne *meyhane* Despina en souvenir de l'ancien carnaval de Kurtuluş. L'année suivante, le carnaval se déplace à l'extérieur où 200 personnes défilent sur la voie publique. En 2011, ils sont le double et poursuivent la soirée dans le club sportif *rum* de Kurtuluş. En 2012, malgré le mauvais temps, ils sont environ 400 à défilé et à se réunir dans un des restaurants situé sur la place du *Son durak*. En 2013, le carnaval n'a pas eu lieu mais a repris l'année suivante.
- 29 Entre 2010 et 2012, la soirée se déroule de la façon suivante : les carnavaliers se donnent rendez-vous en début de soirée et commencent à défilé dans les rues du quartier. Puis, les carnavaliers stationnent un moment sur la place du *Son durak*. La soirée se poursuit, enfin, dans un haut-lieu de la minorité *rum* où le prix de l'entrée, en échange d'un repas chaud et d'une boisson, a d'abord été fixé à 25 puis à 30 livres turques les années suivantes. Après un discours d'ouverture prononcé par les organisateurs, les musiciens et les danseurs prennent place sur scène.
- 30 La majorité des carnavaliers sont des étudiants grecs et turcs. Leur présence est donc liée à l'existence d'un certain cercle d'étudiants connectés sur le réseau social Facebook. Créé par Marina Drymalitou, le groupe Facebook *Baklahorani Tatavla Karnavali* réunit 485 individus avec une moyenne d'âge se situant autour de 30 ans. En plus de ces étudiants, on compte de nombreux touristes ou hommes d'affaires grecs installés à Istanbul dont la présence s'inscrit cette fois dans un réseau gréco-*rum*. Par conséquent, les habitants du

quartier sont aux abonnés absents. L'engouement croissant que connaît le carnaval reste donc relatif si l'on considère le peu d'impact qu'il a sur la population du quartier. Lors du défilé des carnavaliers dans les rues du quartier en 2012, sur une dizaine de commerçants interrogés, aucun n'était au courant de la réorganisation du carnaval, voire de l'existence du carnaval lui-même.

- 31 Malgré la faible réception parmi les habitants du quartier, l'accueil de ce carnaval et sa diffusion dans la presse et sur les réseaux sociaux est remarquable. Si les premières éditions du carnaval ont eu peu d'écho dans la presse nationale turque, si ce n'est par le *Hürriyet Daily News* (un journal turc écrit en anglais et conçu pour un lectorat étranger), les années suivantes ont été fortement couvertes. Que ce soit dans les médias écrits ou télévisés, turcs et étrangers, le carnaval a fait l'objet de nombreux articles qui à leur tour ont participé à la circulation, voire à l'amplification, de la « mémoire historique » qui donne à Tatavla une image de quartier populaire, festif et harmonieux. À l'occasion de ces manifestations mémorielles dans le quartier, le mot « ghetto » ainsi que l'ancien toponyme Tatavla ont été largement utilisés jusqu'à devenir l'image de marque de Kurtuluş.
- 32 Face à cette apologie du carnaval, s'élèvent toutefois des voix contestataires. Les détracteurs principaux sont Nikos Isteklis, qui, avec ses livres volumineux, se proclamait le meilleur historien du quartier et le directeur du journal *rum Apoyeumatini*, Mihail Vasiladis. Les récentes initiatives comme la réorganisation du carnaval ne semblent pas naturelles à Nikos Isteklis. Selon lui, les étudiants grecs et Hüseyin Irmak n'ont rien à voir avec le passé du quartier et sont obnubilés par les médias. De manière générale, il accuse les Grecs et certains *Rum* revenus vivre à Istanbul de prétendre aujourd'hui faire partie de la communauté sans avoir connu le sort de ceux qui sont restés.
- 33 D'après Mihail Vasiladis, le carnaval était loin de ressembler à ce que les organisateurs mettent en avant. Célébré par une classe populaire et par des individus marginalisés, il avait mauvaise réputation. Le rôle de l'église était minime étant donné que le carnaval était une célébration païenne bien que s'inscrivant dans un calendrier chrétien. Elle ne jouait donc aucun rôle alors qu'aujourd'hui l'argent du carnaval lui est reversé ainsi qu'aux musiciens. Comme le fait remarquer Katerina Seraïdari dans un travail qu'elle a réalisé à propos de la réactivation d'un rituel dans l'île de Sifnos, le contenu symbolique des rituels reconstitués dévie généralement par rapport à leur sens premier (Seraïdari 2010). Aussi, on remarque la présence de nouvelles créations comme la chanson « *Baklahorani Karnaval* » spécialement composée pour le carnaval par Haris Theodoris Rigas (Rigas 2012). Donnant l'impression d'être un air d'époque que les musiciens auraient ressuscité, cette chanson, qui ne fait l'impasse sur aucun lieu commun de Kurtuluş, fait l'apologie de la fête et de la nuit et contribue à la folklorisation du quartier. Véritable tradition inventée, la re-célébration du carnaval se trouve donc décriée par d'autres entrepreneurs de la mémoire qui n'y participent pas et accusent les organisateurs d'avoir récupéré cet événement, alors révélateur de tensions et de concurrences au sein du réseau mémoriel.
- 34 Par ailleurs, l'absence de support ou de relais officiel peut nous amener à mettre en cause la pérennité de cette action mémorielle qui sans l'engagement de ces organisateurs ou son relais par d'autres individus ou groupes d'individus peut être amenée à disparaître. En effet, le carnaval est né d'initiatives personnelles et ne reçoit pas le soutien financier ni même le support matériel des municipalités dans lesquelles se trouve le quartier (şişli et Beyoğlu). Lors d'un entretien avec le conseiller de Mustafa Sarıgül (maire de şişli), ce

dernier m'a avoué ne pas être au courant de la nouvelle célébration du carnaval qui avait eu lieu quelques semaines avant notre entretien. Toutefois, signalons qu'en 2014, la soirée s'est déroulée, cette fois-ci, dans un lieu prêté par la mairie. Peut-on y voir le signe d'un intérêt nouveau de la part des édiles municipaux ? Difficile à dire, notamment en période de campagne électorale qui pousse les édiles à faire des actions en faveur des habitants du quartier.

35 Revenons à présent sur le profil des organisateurs.

Les organisateurs

36 De loin le plus actif et le plus médiatisé, Haris Theodorelis Rigas a été décrit par le patriarche Bartholomeos comme « le plus grand espoir » de la communauté *rum* (*Hürriyet*, le 27 août 2010). Né à Athènes en 1983, il tire son lien avec les *Rum* de sa grand-mère paternelle qui était une *rum* originaire de Cappadoce. Après des études à Oxford, il décide de venir à Istanbul et s'installe dans le quartier central, mais non moins défavorisé, de Tarlabası. À côté de ses études universitaires (il réalise une thèse de doctorat portant sur la communauté *rum* d'Istanbul), il joue dans un groupe de musique *rembético* qu'il a baptisé *Tatavla Keyfi*, [*l'humeur de Tatavla*]. Ce groupe est très présent lors du carnaval puisqu'il accompagne les carnavaliers lors du défilé dans les rues du quartier. Haris Theodorelis Rigas a aussi participé à la création de la maison d'édition *Istos* et fait une demande d'obtention de la nationalité turque parce que, selon ses propres dires, il se sent plus chez lui à Istanbul qu'en Grèce. Dans les faits, la nationalité turque lui permettrait d'acquérir le statut de propriétaire ou de directeur de *vakıf* [*fondations pieuses*]. Enfin, il est aussi engagé dans la réouverture d'une université à Istanbul qui dispenserait des cours en grec et en turc. En raison de ses nombreuses activités, Haris Theodorelis Rigas est une figure clé et polyvalente de la mise en mémoire *rum* du quartier réalisée par de nombreux étudiants grecs.

37 À côté de cet étudiant hyper médiatisé, se trouve une autre étudiante grecque. Originaire de l'île de Naxos, Marina Drymalitou a fait ses études à Londres où elle y a rencontré Haris. Elle arrive à Istanbul en 2005 et emménage dans un appartement situé à deux pas de l'avenue centrale d'Istiklal. Dès son arrivée à Istanbul, elle intègre le club *Hava Baba*, plate-forme d'accueil pour les nouveaux venus de Grèce au sein duquel se créent de nombreux liens professionnels. Parallèlement à ses études, elle travaille pour l'association *RumVader*, association non gouvernementale qui s'occupe de la défense du patrimoine *rum*. Lors de nos entretiens, Marina Drymalitou me confie que Haris Theodorelis Rigas veut lui voler la vedette et prétend que toutes les actions réalisées en faveur de la minorité *rum* lui reviennent⁹. Sur la scène mémorielle du quartier, la concurrence entre les deux est telle qu'ils n'arrivent plus à s'entendre, si bien que l'édition du carnaval en 2013 n'a pas eu lieu.

38 En plus de Marina Drymalitou et de Haris Theodorelis Rigas, Hüseyin Irmak, qui a écrit ses Mémoires en 2003, est aussi largement impliqué dans la reconstitution du carnaval. Il entretient de très bons rapports avec les deux étudiants et Dimitri Zotos, le président du comité d'administration de la paroisse *rum* de Saint Dimitri depuis 2007.

39 Enseignant à l'école *rum* de Fener, Dimitri Zotos n'est pas né dans le quartier mais y a emménagé au milieu des années 2000. Son fort engagement dans la re-célébration du carnaval traduit la tentative de l'Église de jouer un rôle de premier plan dans la revitalisation du passé. Toutes les activités de l'Église sont visibles sur son site Internet¹⁰.

En page d'accueil, on peut y lire l'histoire du quartier et voir toutes les activités culturelles organisées par l'Église dont l'événement organisé à l'occasion de la réédition de la première histoire du quartier ou l'organisation d'une exposition de photographies prises par un ancien habitant du quartier vivant aujourd'hui à Athènes. En dehors de ses actions mémorielles, l'Église possède de nombreux biens fonciers et immobiliers dans le quartier. Elle possède, entre autres, la totalité de la place centrale (*Son durak*) et perçoit les loyers de tous les établissements qui y sont situés, dont le supermarché Carrefour. En 2012, profitant de la revalorisation du quartier tout en y participant, elle a augmenté le prix des loyers. Marquant la conjonction entre la mémoire et le foncier, l'Église est un acteur important de la revalorisation du quartier tout comme le sont les membres de l'association de quartier créée à la suite des contestations de Gezi. La présence de ce groupe nous pousse donc à questionner le rôle de Gezi dans le relais de la mise en mémoire du quartier.

Initiatives post-Gezi : entre la réappropriation et l'expiation

- 40 Pour des raisons d'ordre politique, la contestation populaire qui a eu lieu en juin 2013 est venue alimenter le phénomène de retour du quartier. À la suite de la fermeture du parc de Gezi par les forces de l'ordre, la contestation s'est déplacée dans des parcs un peu partout dans la ville où des forums de discussion se sont créés donnant naissance, dans un troisième temps, à des associations dans plusieurs quartiers dont celui de Kurtuluş. L'initiative de former une association de quartier à Kurtuluş revient à quelques habitants qui, un soir du mois d'août 2013, ont décidé de se recentrer sur leur quartier. Bien que son but soit plutôt de mener des actions politiques, l'association participe à la mise en mémoire du quartier tout en lui donnant une image de quartier protestataire. On constate donc l'émergence d'une nouvelle image affublée au quartier, celui d'un quartier qui en plus d'avoir accueilli de nombreux minoritaires est un bastion pour les opposants au gouvernement, un foyer de résistance [*direniş*].



Logo de l'association

<http://kurtulusdayanismasi.blogspot.com.tr/>

- 41 Intitulée *Tatavla Dayanışması* [*Solidarité Tatavla*], cette association réhabilite l'ancien toponyme du quartier et, ce faisant, s'inscrit dans une perspective mémorielle qui possède toutefois un caractère plus politique et engagé que les actions précédemment citées. En choisissant le mot *Tatavla*, cette association souhaite rappeler la politique de turcisation qui avait causé le départ de nombreux minoritaires. Le logo de l'association représente un arbre, symbole du phénomène Gezi qui s'était enclenché avec l'arrachage des arbres en vue de la construction d'un complexe commercial. On y remarque aussi que sous le mot *Tatavla*, figurent Kurtuluş, Pangaltı et Feriköy. Dans cette réhabilitation,

Tatavla recouvre un espace beaucoup plus grand qu'à l'époque où le quartier s'appelait encore ainsi. Depuis le mois d'août 2013, l'ancien toponyme refait également son apparition sur les murs du quartier. Ces graffitis symbolisent la résistance des habitants par le biais d'une réappropriation de leur quartier et de son histoire.

- 42 Tous les soirs d'abord, puis de manière plus espacée ensuite, les membres de cette association, qui s'autodésignent comme *Tatavla Halkları* [les peuples de Tatavla], se réunissent dans un parc du quartier, puis depuis le mois de septembre 2013 dans un local, pour proposer des actions en vue de résister à la politique du gouvernement et d'échanger des idées pour une ville et un monde meilleurs. Leurs activités sont visibles sur leur site internet ou sur leur page Facebook qui compte, en février 2015, 1134 membres.
- 43 Les membres de cette association sont majoritairement des habitants du quartier, âgés de 25 à 45 ans. Parmi eux, on compte de nombreux artistes et étudiants qui auparavant habitaient dans le quartier favorisé de Cihangir et qui ont emménagé à Kurtuluş en raison, selon eux, de ses commerces et de son atmosphère de quartier. On remarque donc que le spectre du profil des entrepreneurs de la mémoire s'élargit, autrement dit que la mise en mémoire s'effectue par un public plus élargi parmi lequel figurent quelques habitants du quartier qui ont un capital scolaire relativement élevé par rapport aux autres habitants. L'arrivée de cette population participe donc à la rehausse foncière du quartier qui est, à son tour, basée sur une revalorisation symbolique de Kurtuluş s'appuyant sur la réécriture du passé et sur un retour du local.
- 44 Bien que les membres de cette association s'inscrivent dans la continuité des pratiques mémorielles déjà à l'œuvre dans le quartier, notamment en ressuscitant l'ancien toponyme et en alimentant la « mémoire historique », on voit émerger de nouvelles initiatives comme la commémoration de la mort de Hrant Dink, journaliste turc d'origine arménienne assassiné en 2007 ou de la nuit du 6/7 septembre 1955, nuit d'extrêmes violences perpétrées contre la population minoritaire (Güven 2005).
- 45 En plus de la commémoration de la mort de Hrant Dink, les membres de *Tatavla Dayanışması* sont à l'origine d'une action qui vise à rebaptiser la rue Ergenekon, en « rue Hrant Dink ». Après la réforme toponymique kémaliste de 1927 qui avait transformé l'avenue de Feriköy en avenue d'Ergenekon (faisant partie de l'imaginaire idéologique national, Ergenekon est le nom d'une vallée mythique au fin fond de l'Asie centrale, d'où seraient originaires les tribus turques « originelles »). Ce nom de rue est donc de nouveau remis en cause. Contrairement à cette action en faveur du changement de nom qui est relayée en dehors du quartier, aussi en raison du retentissement général lié à l'assassinat de Hrant Dink, la commémoration du 6/7 septembre a eu un impact plus réduit.
- 46 Pour la première fois dans le quartier, le soir du 6 septembre 2013, des manifestants ont défilé le long de l'avenue de Kurtuluş en scandant des slogans tels que « Le 6-7 septembre ne sera pas oublié, on ne le fera pas oublier » ou encore « Où sont les assassins du 6/7 septembre ? ». Après le défilé, les manifestants ont marqué une pause sur le *Son durak* où une des membres de l'association a lu un discours devant quelques journalistes. Ce dernier mettait en avant l'impact des événements de Gezi sur la nécessité de se réapproprier le quartier et son histoire : « Mais maintenant fini le pillage. Avec les événements de Gezi, nous avons appris qu'il existe un autre monde possible. Ici, nous le crions haut et fort, nous allons libérer le peuple de cette terre devenue une prison ».

- 47 Pour beaucoup, les événements de Gezi marquent un tournant important qui signe la fin de l'ère AKP, ce dernier passant tout d'abord par la réappropriation, voire la réparation, du passé. Après le discours, les manifestants ont été invités à rejoindre le parc d'Ortanca, non loin du quartier de Bomonti.
- 48 Là-bas, la soirée a commencé avec un groupe de musique reprenant une partie du répertoire arménien. Le directeur du journal *rum Apoyeumatini* est ensuite venu parler de la situation démographique de la minorité *rum*. Enfin, la soirée s'est terminée avec la projection du documentaire *O gün: 6-7 Eylül 1955- Azınlıklara saldırı* [Ce jour-là : 6-7 septembre 1955 - l'attaque des minorités] de Can Dünder sur la nuit du 6/7 septembre 1955 (Dünder s.d.). Au vu des différents discours prononcés par les membres de *Tatavla Dayanışması* à l'occasion de ces actions commémoratives, force est de constater qu'à travers cette nouvelle association qui met un point d'honneur à ouvrir le débat sur le passé, la mise en mémoire du quartier possède aussi une dimension expiatoire qui vise à réduire les minoritaires à de malheureuses victimes et les Turcs à des bourreaux.
- 49 Au total, une centaine de personnes est venue manifester sur l'avenue de Kurtuluş et un peu de moins de la moitié a participé à la soirée commémorative organisée dans le parc. Il s'agissait pour la grande majorité d'habitants du quartier, relativement jeunes, parmi lesquels aucun *rum*. Les membres du comité d'administration de la paroisse *rum*, Hüseyin Irmak, Burhan Yentürk, ou encore Orhan Türker étaient également absents nous laissant conclure que la mise en mémoire du quartier se fait de manière segmentée. Elle repose, en effet, sur des groupes d'acteurs différents entre lesquels les interactions sont quasiment absentes, si ce n'est par le biais de Facebook. Toutefois, malgré l'absence de connexions entre les différents entrepreneurs de la mémoire, la fabrique d'une « mémoire historique » autour de Tatavla est incontestable. Elle est même devenue un produit rentable.

III. Rentabiliser le passé

- 50 À Istanbul, la revitalisation du passé est largement récupérée à des fins commerciales conjointement à la marchandisation du quartier qui est un aspect non négligeable du phénomène de retour du local. Dans le cas de Kurtuluş, de nombreux commerçants mais aussi un promoteur immobilier et un propriétaire d'hôtel ont comme point commun de voir dans le passé du quartier une excellente valeur marchande. En marchandant le passé du quartier, nous verrons qu'ils vident souvent ce dernier de son sens, ne faisant ni référence au récit hellénique ni au récit cosmopolite. En d'autres termes, Tatavla devient un label porteur et rentable.

Un produit marchand

- 51 Le premier indice d'une récupération du passé à des fins marchandes apparaît sur la brochure publicitaire du site *Elysium Cool Kurtuluş* où l'on constate que le récit cosmopolite est clairement devenu un argument de vente. Construit en 2007 par l'entrepreneur immobilier OFTON, *Elysium Cool Kurtuluş* est le premier complexe résidentiel fermé qui illustre, de manière évidente, la revalorisation foncière de Kurtuluş. Divisé en 5 blocs de 210 logements chacun, le projet comprend une piscine, un court de tennis, un terrain de basketball, un plus petit de football, un salon de fitness, un

hammam, un sauna, un parc pour enfants, et plusieurs épiceries. Le prix des logements varie entre 139 000 et 500 000 dollars. Sur la brochure, on peut lire : « Kurtuluş est encore une mosaïque confessionnelle, un centre du bien-être ensemble... C'est un secteur unique dans lequel les diverses religions et cultures historiques vivent ensemble en toute tranquillité et dans une véritable harmonie. ».

- 52 Kurtuluş apparaît donc comme un quartier historique où il fait bon habiter tous ensemble. Toutefois, malgré cet argumentaire de vente basé sur l'harmonie du quartier, le produit proposé est une *gated community*, une cité résidentielle, close et délimitée par de hauts murs, habitée par des individus au revenu nettement supérieur que celui de la population environnante.
- 53 En plus de ce promoteur immobilier, de nombreux commerçants ont fait du passé leur gagne-pain à l'instar de ce boulanger qui, après avoir racheté sa boulangerie à un Arménien, continue d'attirer l'ancienne clientèle du quartier en vendant exactement les mêmes produits et en gardant la décoration intérieure identique. Il existe aussi, dans des proportions plus importantes, d'autres commerçants qui *vendent* le récit hellénique. Le gérant de la *meyhane* Despina, par exemple, fait partie de ces acteurs de la marchandisation du récit hellénique.
- 54 Du nom de sa propriétaire décédée en 2006, Despina est la *meyhane* la plus ancienne du quartier. Ouverte en 1946, elle succède à l'ancien *gazino* [*cabaret*] Bijou rappelant le phénomène de stratification urbaine qui caractérise les anciens quartiers d'Istanbul. Depuis 1998, son gérant est un Turc musulman qui habite le quartier depuis une quarantaine d'années. En vantant les qualités des *Rum*, en entretenant l'ancienne décoration intérieure, en mettant en avant l'ancienneté de l'établissement appelée dès l'entrée par l'inscription suivante « Meyhane Despina de 1946 à nos jours » et enfin en accueillant les carnavaliers lors de la première édition du carnaval, cet individu est un des relais de la revitalisation du passé du quartier à la tête de laquelle est son propriétaire, qui n'est autre que l'Église *rum*.
- 55 Comme ce restaurant, plusieurs établissements situés sur le *Son durak*, appartenant à l'Église, ont des noms rappelant le passé du quartier. L'établissement situé en face de l'église *rum* de Saint Dimitri s'appelle *Olimpia* et rappelle le nom du *gazino* qui existait à cet endroit jusqu'au milieu du 20^e siècle. Sur un coin de la place, se dresse un autre restaurant appelé *Tatavla*. On remarque que le logo du restaurant représente un temple grec. Le gérant du restaurant n'est pas *rum* mais un musulman originaire de la mer Noire. Il n'habite pas non plus dans le quartier mais sur la rive asiatique.
- 56 Citons aussi le cas d'un magasin intitulé *Tatavla* spécialisé dans l'achat et la vente d'objets anciens. Ouvert en 2010, ce magasin fait office de magasin sentinelle puisque son ouverture précède celle d'un autre *tekel* [*débit de boissons*] nommé *Tatavla* dans la même rue. Ces magasins se trouvent sur l'avenue où défilaient les carnavaliers faisant de cette rue une véritable vitrine hellénique. Toutefois, le propriétaire du *tekel* *Tatavla* qui n'habitait pas dans le quartier a dû fermer ses portes au mois de juillet 2013 nous rappelant que comme tout marché, le marché mémoriel est sous la loi de la concurrence et que la durée de vie des commerces est souvent très courte.
- 57 Ainsi, depuis le début des années 2000, des établissements *Tatavla* s'ouvrent et se ferment un peu partout dans le quartier. La dernière ouverture en date est celle d'un boutique-hôtel dénommé *Tatavla Apartments Istanbul* qui a ouvert ses portes en 2012. Situé sur la rive est de l'avenue de Kurtuluş dans un appartement de quatre étages entièrement refait

à neuf, il confirme aussi la revalorisation foncière du quartier. Les caméras de vidéosurveillance, le système de codes d'accès à l'entrée, le tarif proposé allant de 50 à 80 dollars la nuit et enfin l'utilisation de l'ancien toponyme symbolise l'alliance entre la reconversion du tissu social et urbain du quartier et la réactivation du passé. *Tatavla Apartments Istanbul* incarne aussi un mouvement relativement moderne en Turquie dans le sens où il est défini, selon son site internet, comme *gay-friendly*. Son propriétaire, lui-même *gay*, fait la publicité de son hôtel en disant qu'il se trouve à dix minutes de la « scène locale *gay* » renvoyant à la présence de nombreux bars *gays* et transsexuels qui se trouvent (pour combien de temps encore ?) dans le quartier voisin de Tarlabaşı en proie à un vaste projet de transformation urbaine.

- 58 Enfin, au-delà d'un produit marchand, une pratique similaire fait de *Tatavla* un label artistique qui envahit non plus les enseignes des commerces mais les couvertures de livres et magazines.

Un label artistique



<https://www.facebook.com/tatavlafanzine>

- 59 Le terme *Tatavla* est aussi devenu un label artistique dont l'usage s'étend considérablement comme nous le prouvent la création du fanzine *Tatavla*, d'une école de théâtre dénommée *Atölye Tatavla* sur l'avenue de Kurtuluş ou encore d'un roman intitulé *Le loup de Tatavla*.
- 60 Le premier numéro de *Tatavla fanzin* est sorti en juillet 2012. Créé par un jeune étudiant turc musulman né en 1994 dans le quartier de *şişli*, on y trouve des montages photos, des critiques de lectures, de films, des poèmes, etc. En résumé, rien qui n'a trait directement au quartier. Utilisant le label, plus par un effet de mode et d'engagement que par un réel intérêt pour le quartier, cet étudiant, comme tous les commerçants qui utilisent l'ancien toponyme, connaît très peu de chose sur le quartier. Toutefois, il sait que c'est un ancien quartier où habitaient de nombreux minoritaires. C'est pourquoi la présence de la calligraphie grecque tient une place importante au sein du fanzine et sur son compte Facebook. Il a aussi choisi le pseudonyme *Tatavlı* [*habitant de Tatavla*] sur son compte Facebook alors qu'il n'a jamais habité dans le quartier de Kurtuluş. De plus, il diffuse une image de *Tatavla* comme un symbole de lutte urbaine et en ce sens rejoint les membres du groupe *Tatavla Dayanışması* auquel il participe d'ailleurs.



Couverture du roman *Le Loup de Tatavla*

- 61 Sorti en 2011, le roman *Le Loup de Tatavla* écrit par Fikret Yıldırcı, né à Bursa en 1963, retrace le parcours d'un homme né à Kurtuluş. Dans le livre, le quartier ne fait pas l'objet de longues descriptions. Le seul élément qui pourrait nous rappeler, tout en le caricaturant, Kurtuluş est la présence de Silva, l'amoureuse d'enfance du héros d'origine arménienne. Kurtuluş sert donc juste de décor dramaturgique à une histoire qui raconte les tiraillements d'un homme partagé entre son amour d'enfance, d'origine arménienne, et ses idéaux nationalistes. Ce tiraillement est illustré de manière très caricaturale sur la couverture du livre qui représente une croix et le symbole nationaliste du loup. On remarque aussi l'utilisation de l'ancien toponyme. Toutefois, à l'intérieur du livre, on est surpris par l'absence du terme de Tatavla qui n'apparaît que dans le titre. L'utilisation du mot Tatavla serait donc une stratégie de marketing urbain contribuant à déformer l'histoire du quartier et à l'éloigner de sa réalité démographique et sociale actuelle. Dans le même ordre d'idées, un film grand public intitulé non pas Tatavla mais *Kurtuluş Son durak* est sorti le 6 janvier 2012 dans les salles de cinéma. Ce film met en scène l'immeuble nommé *Saadet apartman* [immeuble de la félicité] comme le théâtre d'un mouvement féministe qui touche tout le quartier. Bien que le sujet du film soit la condition de la femme en Turquie, l'image que le film donne du quartier est très intéressante. En effet, les femmes de l'immeuble et les relations qu'elles entretiennent entre elles sont très caricaturées. Parmi les femmes de l'immeuble âgées de 30 à 60 ans se trouve une femme arménienne, Vartanuş, dont les murs sont placardés de croix et d'icônes. De plus, comme l'indique le titre du film, à chaque fois que le quartier est désigné, c'est sous le nom de *Kurtuluş son durak*. De même, lors de la projection du film dans les différentes salles ou dans la presse, le quartier était présenté comme le *mahalle* de *Kurtuluş son durak* de manière à ce que non seulement une nouvelle image du quartier ait été créée mais que son nom ait aussi changé. Par conséquent, depuis le début des années 2010, certaines franges du monde artistique et marchand tout comme de nombreux professionnels du tourisme et entrepreneurs immobiliers participent également à la transformation urbaine, dans les quartiers centraux et péri-centraux d'Istanbul, au moyen d'une réécriture du passé.
- 62 En guise de conclusion, rappelons que la mise en mémoire se traduit à Kurtuluş par une intense production littéraire, l'organisation d'événements festifs ou de cérémonies commémoratives et par la création d'un label marchand à partir du toponyme Tatavla.

Reposant sur des initiatives individuelles et parfois collectives plus que sur un support officiel, ces initiatives manifestent un intérêt sur l'histoire locale et la volonté d'ouvrir un débat sur le passé et ses traumatismes tout en traduisant la présence de nombreuses tensions et concurrences au sein du réseau mémoriel. Aussi, elles contribuent toutes à la fabrication d'une « mémoire historique » qui se situe au croisement de trois récits principaux : le *récit cosmopolite* qui fait de Tatavla un des anciens haut-lieu du bien-être partagé, le *récit hellénique* qui réhabilite l'image du « ghetto *rum* » et depuis peu le *récit contestataire* qui à la suite des événements de Gezi donne à Kurtuluş une forte coloration politique. Toutefois, la figure de Hüseyin Irmak nous montre qu'il est possible d'articuler ces différents récits et de circuler dans plusieurs réseaux. De plus, le parcours de cet entrepreneur de la mémoire, d'origine kurde et arrivé dans le quartier dans les années 1960, nous amène à constater que ce ne sont souvent pas les premiers concernés qui deviennent les fervents héritiers du passé. Les entrepreneurs de la mémoire, sont souvent exogènes (nombre d'entre eux n'habitent pas dans le quartier et sont Grecs). Aussi, ils possèdent un profil social quasiment identique et pour certains, comme l'Église *rum*, une autorité locale non négligeable. À la fois propriétaire foncier et immobilier mais aussi engagé dans la revitalisation du passé, celle-ci joue sur plusieurs tableaux. Au regard de la similarité des profils sociologiques des entrepreneurs de la mémoire et de la circulation des récits, la mise en mémoire du quartier témoigne donc d'un fort entre soi et par conséquent d'une fragmentation de la mémoire dans le sens où celle-ci n'est pas partagée par l'ensemble des habitants.

- 63 La « mémoire historique » et sa diffusion n'a donc de sens que pour un segment de la population, celle qui a connu une ascension socio-économique. Celle-ci reconstruit ses propres souvenirs selon le récit dominant bien que sa propre présence n'apparaisse pas dans l'image d'Épinal produite sur le passé. En revanche, de nombreux individus, arrivés dans la seconde moitié du 20^e siècle, vivent souvent dans deux espaces-temps mémoriels qui s'interpénètrent quelque fois. La richesse de leur mémoire tournée vers un ailleurs, leur lieu d'origine, contraste avec la pauvreté de leur mémoire d'ici, du quartier. Ainsi, une grande part de la population du quartier ne se retrouve ni dans le récit hellénique, ni dans le récit cosmopolite qui, sous couvert d'un bien-être ensemble, écarte de nombreux individus qui ne correspondent pas à l'image de la mixité passée (arménienne, juive et *rum*) ou qui n'ont pas connu d'élévation socio-économique. Enfin, la mémoire vive d'une bonne partie de la population est également ignorée étant donné que ladite population n'est plus présente dans le quartier mais a quitté le pays dans la seconde moitié du 20^e siècle faisant de l'émergence et de la transmission de la mémoire collective dans les anciens quartiers d'Istanbul une entreprise difficile, souvent récupérée et sujette à une intense réécriture.

BIBLIOGRAPHIE

- Aguilar, Yves (1982) « La Chartreuse de Mirande. [Le monument historique, produit d'un classement de classe] », *Actes de la Recherche en sciences sociales* 42. URL : <http://dx.doi.org/10.3406/arss.1982.2152>.
- Büyükkürkciyan, Talin (2010) *Feriköy anılarda--şimdi*. [Feriköy, des souvenirs... maintenant], Istanbul, Heyamola.
- Dündar, Can (s.d.) “Utanç gecesi (O Gün / CNN Türk) [La nuit de la honte (Ce jour-là / CNN Türk)]”, *Vidéo candundar.com.tr* 44:00. Ajoutée par Saim Tokaçoğlu http://candundar.com.tr/_v3/#!/BELGESELLER/O_G%C3%BCn/#Did=2138.
- Halbwachs, Maurice (1925) *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France. URL : http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/cadres_soc_memoire/cadres_soc_memoire.html.
- Isteklis, Nikos (2010) *Ιστορία των Ταταούλων από αρχαιοτάτων χρόνων μέχρι σήμερα. Μια μικρή Αθήνα μέσα στην Πόλη* [Histoire de Tatavla, de l'époque ancienne à nos jours. Une petite Athènes au sein d'Istanbul], Athènes, Epta lofos.
- Irmak, Hüseyin (2003) *İstanbul'da Bir Kadim Semt Yaşadığım Kurtuluş* [Un ancien quartier d'Istanbul, le Kurtuluş où j'ai vécu], Istanbul, Aras.
- Lavabre, Marie-Claire (1994) *Le fil rouge : Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Noiriel, Gérard (2005) *État, nation et immigration. Vers une histoire du pouvoir*, Paris, Gallimard [Folio Histoire].
- Pamfilos Mellisinou, Hristodoulos (1913) *Τα Τάταυλα ήτοι ιστορία των Ταταούλων* [Tatavla et l'histoire de Tatavla], Istanbul, Koromili.
- Pérouse, Jean-François (2003) « La muraille terrestre d'Istanbul ou l'impossible mémoire urbaine », *Rives Méditerranéennes* 16, URL : <http://rives.revues.org/434>.
- Pollak, Michael (1993) « Mémoire, oubli, silence », in Pollak, Michael *Une identité blessée. Études de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié.
- Rigas, Harry Theodoris (2012) “Baklahorani - Tatavla Keyfi (O şarkılar / TRT) [Carnaval - l'Humeur de Tatavla (Ces chansons-là / TRT)]”, *Vidéo Youtube* 3:54. Ajoutée par Alper Tekin le 21 mars 2012 <http://youtu.be/McVUktEqcew>.
- Seraïdari, Katerina (décembre 2010) « Enjeux locaux autour d'un rituel à Sifnos : de l'analyse structurale à l'“objet patrimonial” », *Balkanologie* XII, 2. URL : <http://balkanologie.revues.org/2234>.
- Stamatopoulos, Kostas (1992) *Βήματα στα πάτρια Κωνσταντινουπόλεως* [Des pas dans la patrie constantinopolitaine], Athènes, Domos.
- Türker, Orhan (1998) *Osmanlı İstanbul'undan bir köşe, Tatavla* [Tatavla, un coin dans l'Istanbul ottomane], Istanbul, Sel.
- Valasiadis, Yorgo (2005) *Tatavla'ya kar yağıyor* [Il neige à Tatavla], Dünya, Istanbul.

Yentürk, Burhan (2001) *Ne lazım Tatavla'da bakkal dükkani* [Pas besoin d'un bakkal à Tatavla], Istanbul, Geyik.

NOTES

1. La définition de quartier dont il sera question dans cet article ne renvoie pas à une entité administrative spatialement délimitée mais fait référence à la notion d'espace vécu. C'est aussi un espace à géométrie variable dont les frontières mentales varient selon les habitants et selon les périodes. À l'instar de Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire, nous excluons l'idée d'une propriété homogénéisante du quartier mais au contraire mettrons l'accent sur la pluralité des espaces, des acteurs et des pratiques. Jean-Claude Chamboredon, Madeleine Lemaire, « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de Sociologie*, vol. XI, n° 1, janvier-mars 1970.
2. En dehors des anciens quartiers centraux, certains espaces périphériques sont aussi touchés par ce phénomène. Aux lisières de la ville, on observe, depuis peu, des complexes résidentiels fermés vantant une vie de quartier basée sur le confort, la cordialité et la présence de la nature à l'instar de la *gated community* dont le nom signifie quartier [*mahalle*] qui se situe dans la périphérie est d'Istanbul.
3. Le terme minoritaire renvoie au statut juridique international des populations arméniennes, juives et chrétiennes orthodoxes [*rum*] établi par le Traité de Lausanne en 1923 qui marque, entre autres, la fin de la guerre gréco-turque et l'échange obligatoire de population entre ces deux pays.
4. Parti politique au pouvoir depuis 2002 et créé par Recep Tayyip Erdoğan, président de la Turquie.
5. Bien qu'ils se recoupent largement, il existe une nuance importante entre le récit cosmopolite et le récit *rum*. Le récit cosmopolite est plus englobant, il fait référence à l'ancien tissu démographique d'Istanbul et à la présence des populations juives, arméniennes et *rum*. Le récit *rum*, lui, se concentre uniquement sur la présence d'une population, celle de la population *rum*, en effaçant toutes les autres.
6. Propos tiré d'un entretien réalisé à Athènes en juillet 2007.
7. Entretiens réalisés à Istanbul au cours de l'année 2013.
8. Entretiens réalisés à Istanbul au cours des années 2012 et 2013.
9. Entretiens réalisés à Istanbul au cours de l'année 2013.
10. <http://tatavla.org>.

RÉSUMÉS

À travers l'exemple du quartier de Kurtuluş, cet article s'attache à décrire et analyser les mécanismes de revalorisation du passé qui ont lieu dans les anciens quartiers d'Istanbul depuis le début des années 2000. À Kurtuluş, cette revalorisation mémorielle s'effectue par une myriade d'acteurs non officiels et majoritairement exogènes (vivant en dehors du quartier ou de la Turquie) qui participent à une réécriture de l'histoire locale par le biais de divers supports. Cet article met l'accent sur les multiples interactions existant au sein des entrepreneurs mémoriels

qui prennent la forme d'un entre soi, de chevauchements et/ou de concurrences illustrant les divers enjeux liées à la mise en mémoire du quartier. D'autres usages du passé sont également mis en lumière comme les réappropriations à caractère marchand et immobilier afin de rendre compte de l'articulation entre les dimensions mémorielle, foncière et marchande de la revalorisation du quartier.

Through the example of Kurtuluş neighborhood, this article attempts to describe and analyze the mechanisms of enhancement of the past that takes place in the ancient quarters of Istanbul since early 2000. In Kurtuluş, this revaluation of the past is performed by a non-official and largely exogenous myriad of actors (living outside the district or Turkey) involved in rewriting the local history through various media. This article focuses on the multiple interactions within memorial entrepreneurs as a self-between, an overlapping and / or a competition illustrating the various issues related to this memory production. Other uses of the past are also highlighted as the reappropriations with commercial or real estate purposes to reflect the articulations between the different dimensions of the neighborhood's revalorization.

INDEX

Mots-clés : entrepreneurs mémoriels, usages du passé, entre-soi, concurrences, réappropriations

Keywords : memorial entrepreneurs, uses of the past, self-between, competitions

AUTEUR

CILIA MARTIN

Historienne, Institut Français d'Études Anatoliennes, Istanbul

École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris

martin_cilia@yahoo.fr